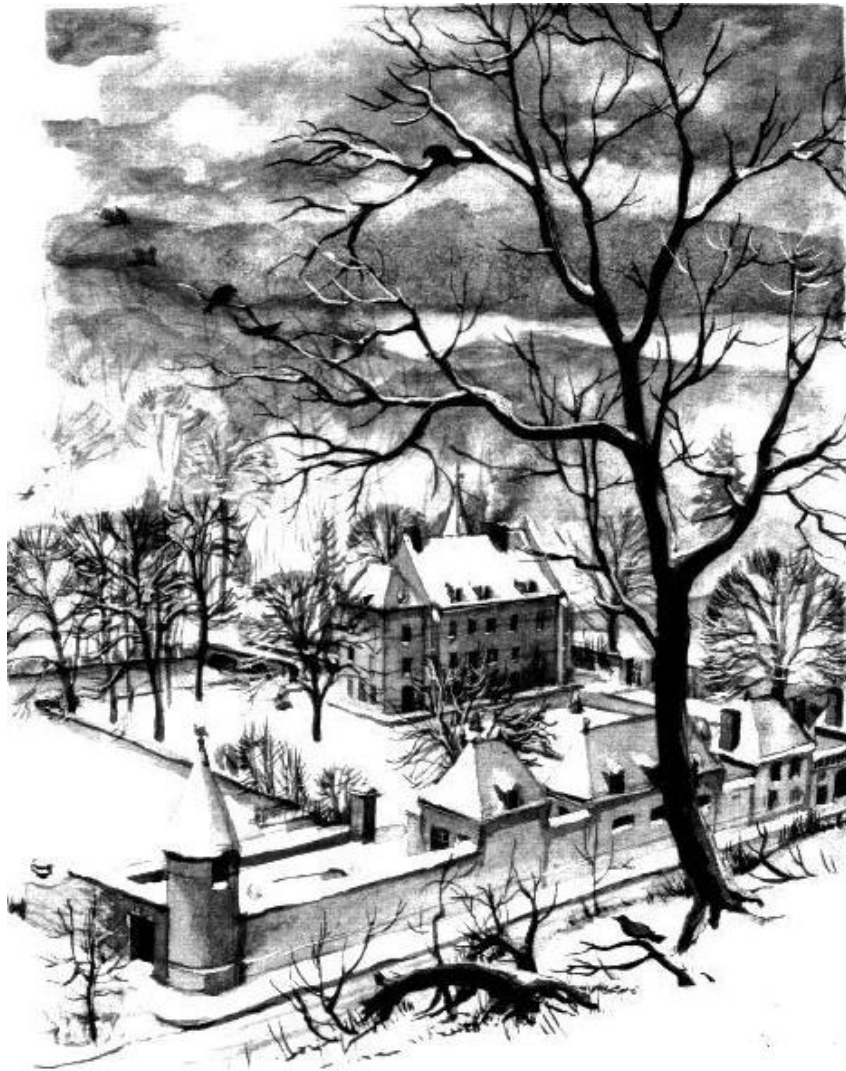
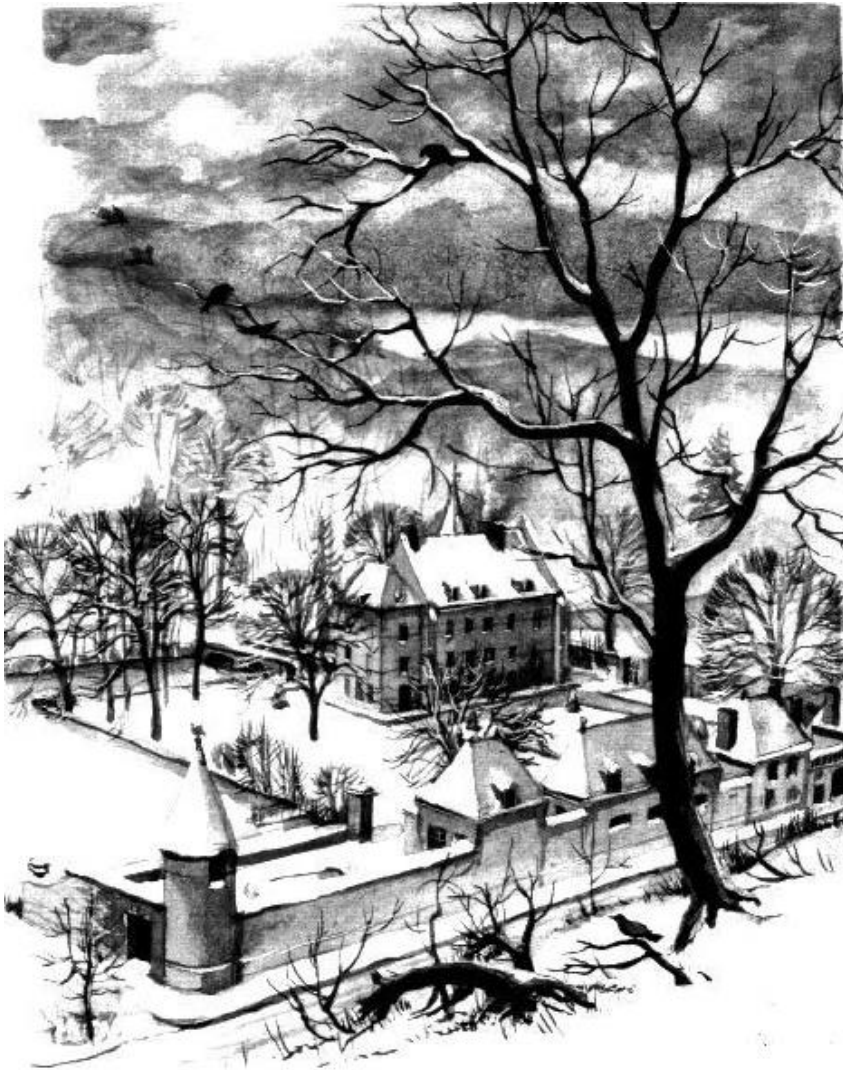




Château des fossés

Lecture au coin du feu





Château des fossés

Lecture au coin du feu *Entre ici ...*



Alexandre...

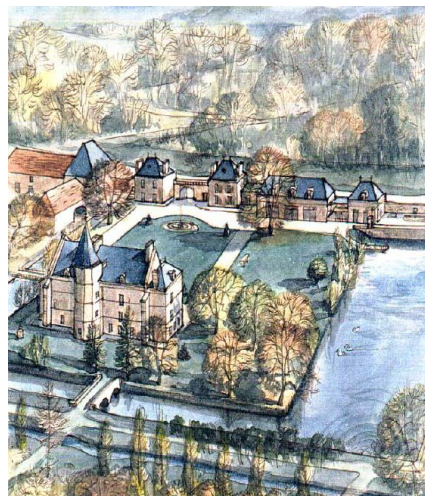


*Il y a 155 ans
le 5 décembre 1870
Alexandre Dumas s'éteint à l'âge
de 68 ans dans la villa de son fils
à Puys près de Dieppe*



Intervenu en pleine invasion du nord de la France par les troupes prussiennes, le décès de Dumas passe en fait largement inaperçu sur le moment.

*Nous vous proposons
ce soir
au Château des Fossés*



Château des fossés



*Le CHALET DE PUYS, habitation d'Alexandre Dumas fils
où mourut Alexandre Dumas père*



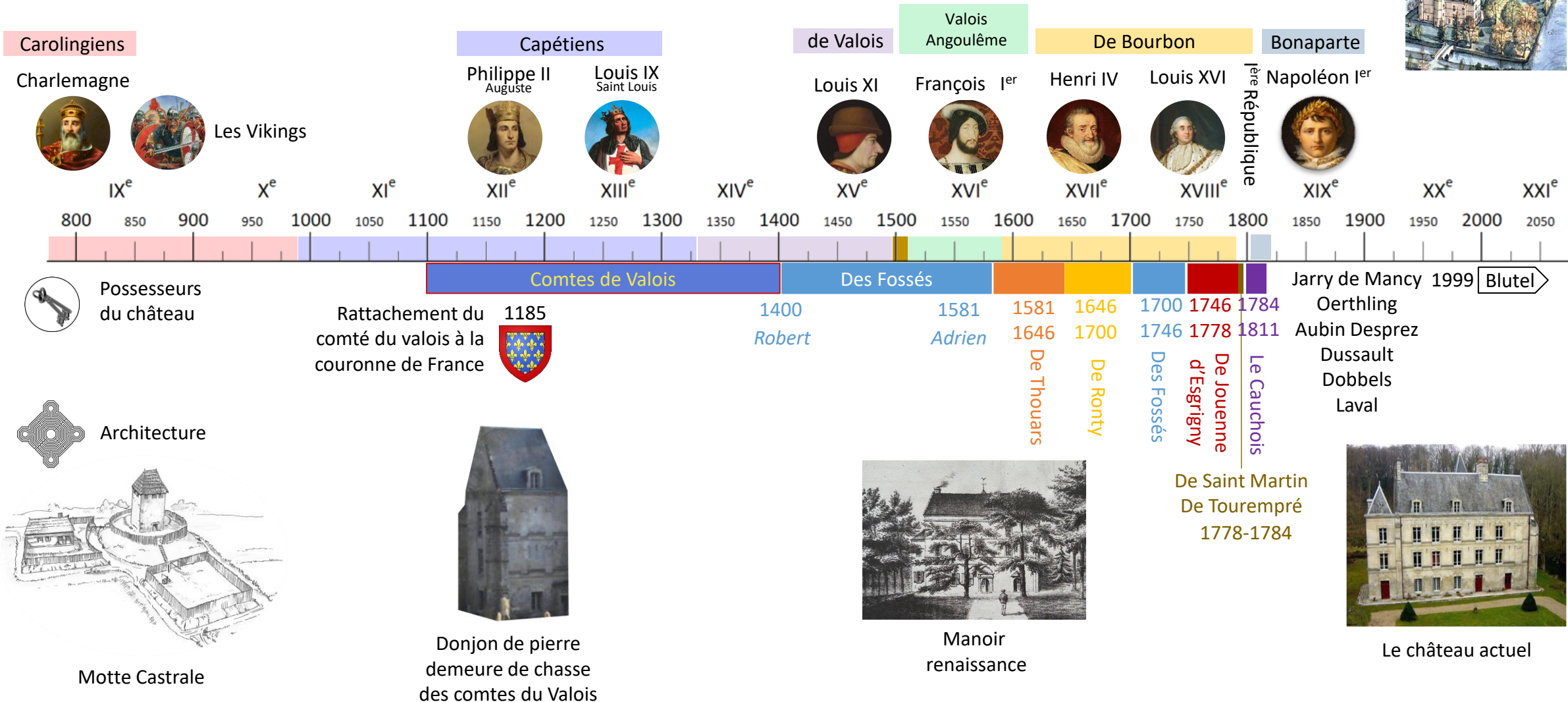
*Chambre où mourut
Alexandre Dumas père*



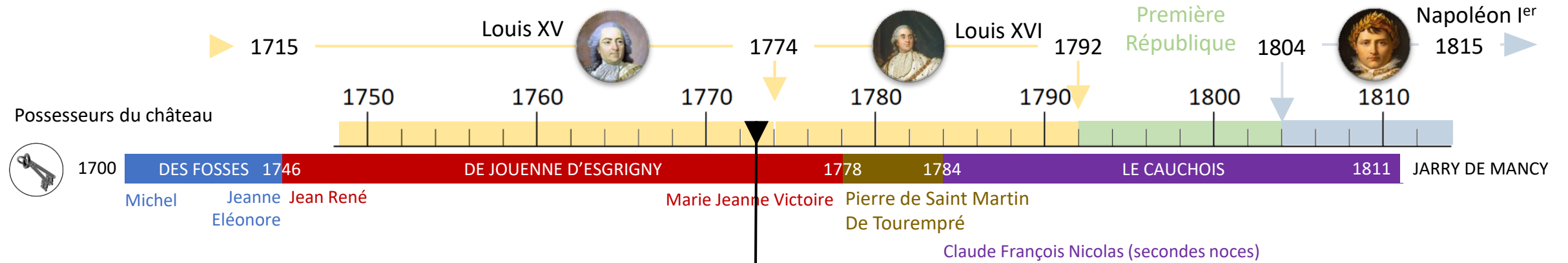
*de faire revivre sa
mémoire d'enfant,
bercée et imprégnée
par ce lieu
de 1804 à 1806*



Le château des Fossés - 13 siècles d'histoire

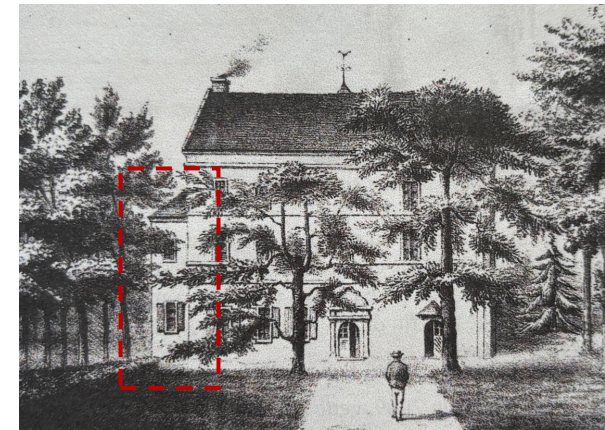


Les Dumas au château des Fossés

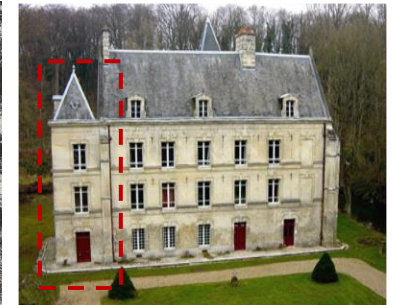


Architecture

Avant la révolution, en 1773, un plan de masse d'arpenteur fait apparaître un bâtiment allant jusqu'à la douve étang, dans le prolongement du manoir actuel, séparé par une ruelle.



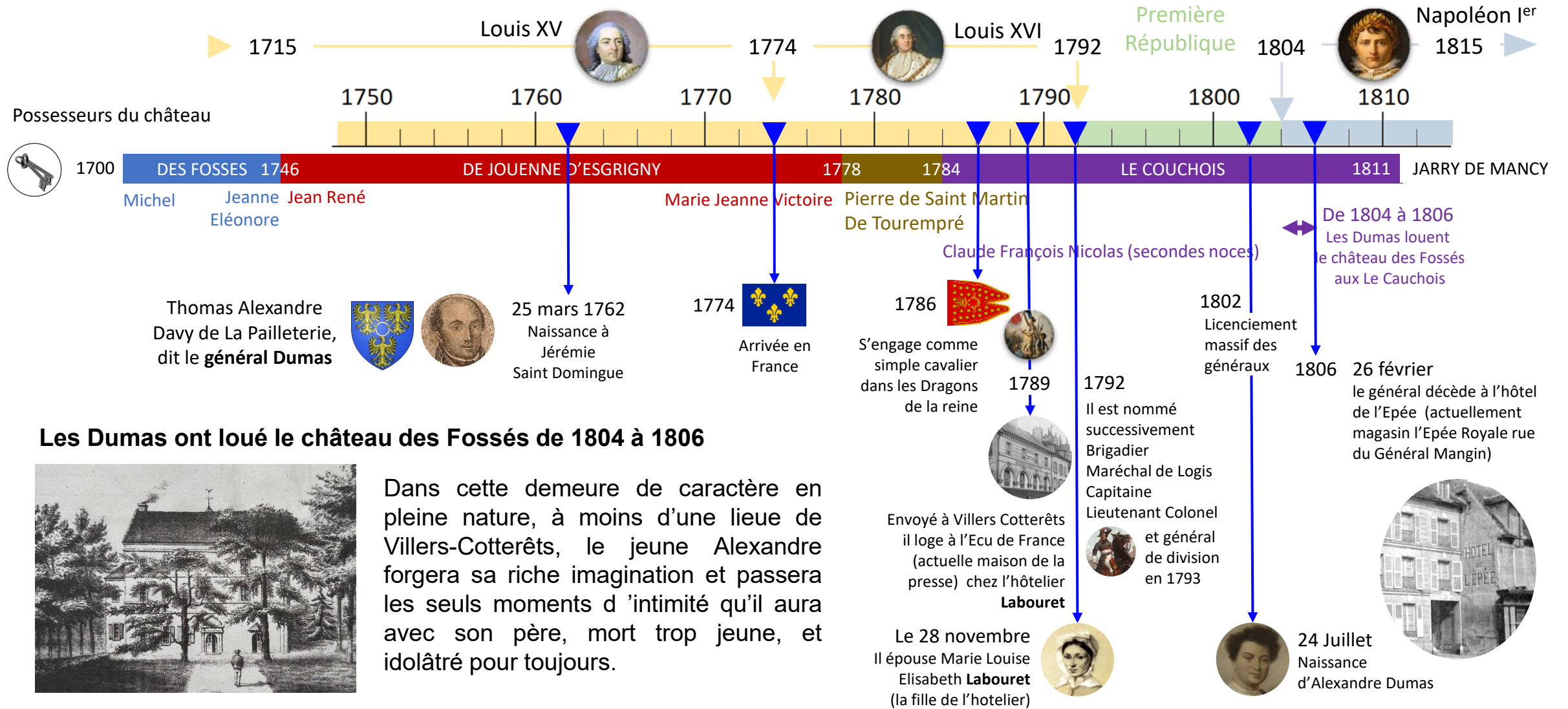
Après la révolution le bâtiment a disparu, au profit d'une petite aile à un étage...



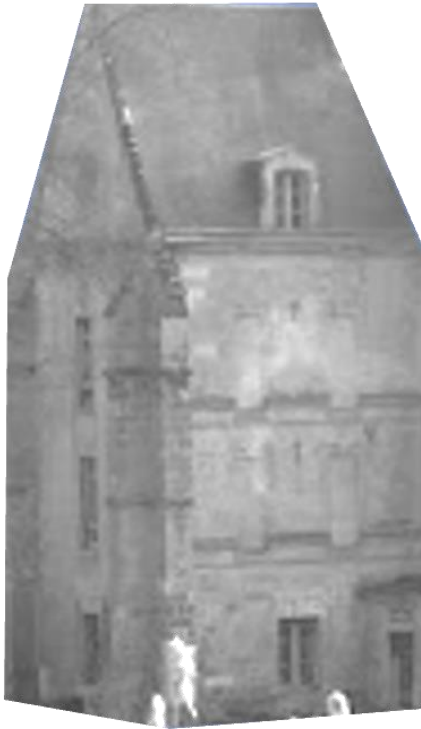
qui sera surélevée d'un étage en 1870, pour prendre sa forme actuelle.



Les Dumas au château des Fossés



Revenons un instant sur le donjon du XII^e siècle



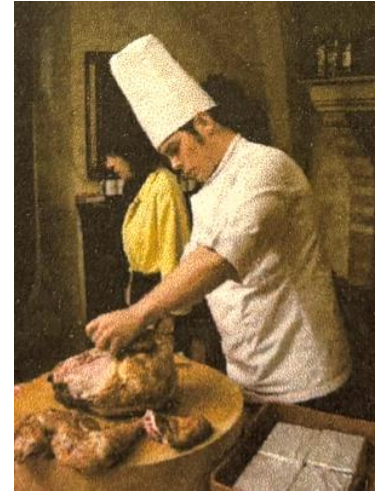
Un plafond voûté en arête d'ogive soutient la structure.
C'était peut-être à l'origine une sorte de salle des gardes
ou un simple cellier au bas de la tour médiévale,



... voir une cuisine, comme de nos jours...



La cuisine ... un lieu très cinégenique ...



2002 : Tournage d'une émission sur la cuisine d'Alexandre Dumas pour la Cinq

2024 : Tournage d'un documentaire « Alexandre Dumas : l'appétit de vivre » diffusé en septembre 2025 sur Paris-Première. On y voit officier Marie Victorine Manoa Cheffe du restaurant parisien Aux Lyonnais dont elle a pris les commandes en septembre 2021.

Autres tournages au manoir :

2002 : Tournage d'un acte de « Kean » pour une émission sur Alexandre Dumas, diffusée sur Arte en 2002

2019 : « Les gens des Hauts » tournée pour France 3 Hauts-de-France

2020 : « Alexandre Dumas le Flamboyant » pour France 5

2021 : « Les mille et un visages d'Alexandre Dumas » pour France 3 Hauts-de-France

2021 : « Alexandre Dumas un homme en colère »

2024 : « Secret d'Histoire »

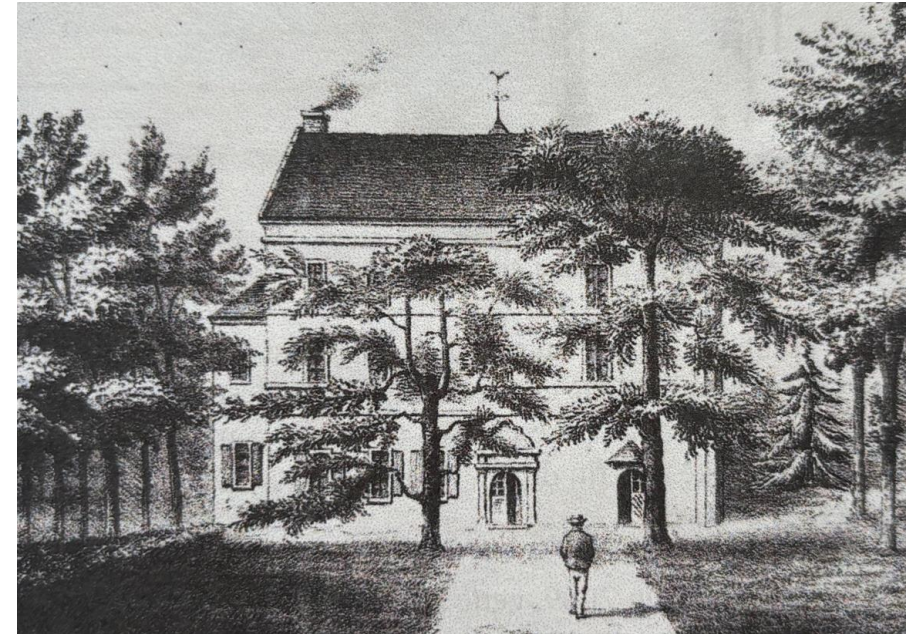


Mais aussi très Dumasien ...



Effaçons-nous maintenant et laissons la parole à Alexandre ...

« La première lueur qui se répand dans cette première obscurité de ma vie pour y éclairer un souvenir, date de l'année 1805. Je me rappelle la topographie partielle d'un petit château que nous habitions et qui se nommait Les Fossés. »



Cette topographie se borne à la cuisine et à la salle à manger, les deux endroits que je fréquentais sans doute avec le plus de sympathie. »

(Mes Mémoires XVI)





« Je n'ai pas revu ce château depuis 1805, et cependant je puis dire que l'on descendait dans cette cuisine par une marche, qu'un gros bloc était en face de la porte, que la table de cuisine venait immédiatement après lui, qu'en face de cette table de cuisine,



à gauche, était la cheminée, cheminée immense, à l'intérieur de laquelle était presque toujours le fusil favori de mon père; monté en argent, avec un coussinet de maroquin vert à la crosse, fusil auquel on me défendait, sous les peines les plus sévères, de toucher, et auquel je touchais éternellement, sans que jamais ma bonne mère ait, malgré ses terreurs, réalisé aucune de ses menaces à mon endroit.

Enfin, au-delà de là cheminée, était la salle à manger, à laquelle on montait par trois marches; qui était parquetée en sapin, et lambrissée de bois peint en gris. »



(Mes Mémoires XVI)





« Quant aux commensaux de cette maison, à part mon père et ma mère, ils se composaient, et je les classe ici selon l'importance qu'ils avaient prise dans mon esprit – ils se composaient :



1° d'un gros chien noir nommé Truffe, qui avait le privilège d'être bien venu partout, attendu que j'en avais fait ma monture ordinaire ;



2° d'un jardinier nommé Pierre, qui faisait pour moi, dans le jardin, provision de grenouilles et de couleuvres, sorte d'animaux dont j'étais fort curieux ;



3° d'un nègre, valet de chambre de mon père, nommé Hippolyte, espèce de Jocrisse (a) noir, dont les naïvetés étaient passées en proverbe, et que mon père gardait, je crois, pour compléter une série d'anecdotes qu'il eût pu opposer avec avantage aux jeannoteries (b) de Brunet (c) ;

(a) L'un des nombreux types du valet bouffon, Jocrisse est particulièrement l'incarnation populaire de la niaiserie et de la maladresse.

(b) niaiserie

(c) Jean-Joseph Mira, dit Brunet, né le 17 novembre 1766 à Paris, et mort le 21 février 1853 à Fontainebleau, est un acteur comique et directeur de théâtre français.



Jocrisse.

(Mes Mémoires XVI)





4° d'un garde nommé Mocquet, pour lequel j'avais une profonde admiration, attendu que, tous les soirs, il avait à raconter de magnifiques histoires sur son adresse, histoires qui s'interrompaient aussitôt que paraissait le général, le général n'ayant point de cette adresse une idée aussi haute que le narrateur ;

5° enfin d'une fille de cuisine, nommée Marie.
Cette dernière se perd complètement dans les brouillards crépusculaires de ma vie. C'est un nom que j'ai entendu donner à une forme restée indécise dans mon esprit, mais qui, autant que je puis me rappeler, n'avait rien de poétique. »



- ooOoo-



« Truffe mourut de vieillesse vers la fin de 1805.
Mocquet et Pierre l'ensevelirent dans un coin du jardin. Ce fut le premier enterrement auquel j'assistai, et je pleurai bien sincèrement le vieil ami de ma première jeunesse. »



(Mes Mémoires XVI)





« Maintenant, mes autres souvenirs sont épars et brillants dans une demi obscurité, sans ordre et sans chronologie.



*Un jour que je jouais dans le jardin, Pierre m'appela, je courus à lui.
Quand Pierre m'appelait, c'est qu'il avait fait quelque trouvaille digne de mon attention.*

En effet, il venait de pousser, d'une espèce de pré dans un chemin, une couleuvre qui avait une grosse bosse au ventre.

D'un coup de bêche, il coupa la couleuvre en deux, et, de la couleuvre sortit une grenouille, un peu engourdie par le commencement de digestion dont elle était l'objet, mais qui bientôt revint à elle, détira ses pattes l'une après l'autre, bâilla démesurément, et se mit à sauter doucement d'abord, puis plus vivement, puis enfin comme s'il ne lui était absolument rien arrivé.

Ce phénomène, que je n'ai jamais eu l'occasion de voir se reproduire depuis, me frappa singulièrement et est resté si présent à mon esprit, qu'en fermant les yeux, je revois, au moment où j'écris ces lignes, les deux tronçons mouvants de la couleuvre, la grenouille encore immobile, et Pierre appuyé sur sa bêche et souriant d'avance à mon étonnement, comme si Pierre, la grenouille et la couleuvre étaient encore là devant moi.

Seulement, le visage de Pierre est à demi effacé par le temps, comme un daguerréotype mal venu. »

(Mes Mémoires XVI)





« Je me souviens encore que, vers la moitié de l'année 1805, mon père, souffrant et se trouvant mal partout, quitta notre château des Fossés pour une maison ou un château situé à Antilly – de ce séjour, je n'ai aucun souvenir –, et que mon déménagement à moi se fit sur le dos de Pierre.



Or, il avait beaucoup plu la veille et la surveillance, et mon étonnement était grand de voir Pierre, sans se déranger, traverser les flaques d'eau qui coupaient le chemin.

- **Tu sais donc nager, Pierre ?** lui demandai-je.

Il faut que l'impression que m'a faite le courage de Pierre, traversant ces flaques d'eau, soit bien vive, puisque ces paroles sont les premières que je me rappelle avoir prononcées, et, comme celles de M. de Crac (a), qui avaient gelé en hiver et qui dégelèrent au printemps, je les entends bruir à mon oreille avec l'accent lointain et presque perdu de ma voix enfantine.

Cette interrogation à Pierre :

« Pierre, tu sais donc nager ? » venait d'un événement arrivé chez nous, et qui avait laissé une impression profonde dans ma jeune imagination»



(a) Type de hâbleur gascon, créé par Collin d'Harleville (1791), à l'imitation du baron von Münchhausen.

(Mes Mémoires XVI)





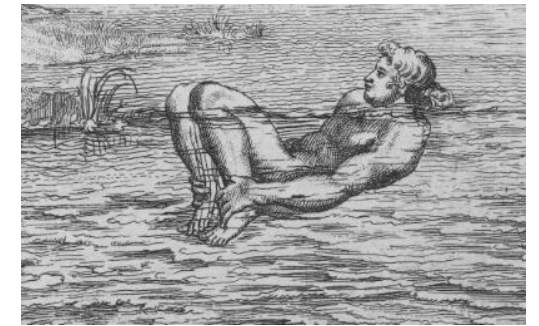
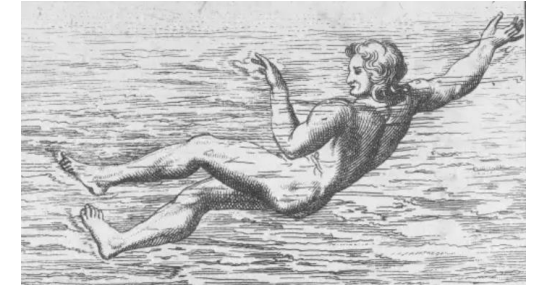
« Trois jeunes gens, dont l'un nommé Dupuis, et que j'ai revu depuis bijoutier à Paris, trois jeunes gens de Villers-Cotterêts étaient venus au château des Fossés, entouré d'eau, pour demander la permission de se baigner dans l'espèce de canal qui l'entourait.



Mon père avant d'accorder cette permission avait demandé aux jeunes gens s'ils savaient nager, et, sur leur réponse négative, leur avait assigné un endroit où ils devaient avoir pied, et où, par conséquent, ils ne courraient aucun danger.

Nos baigneurs s'étaient d'abord tenus là ; puis, peu à peu, ils s'étaient enhardis, de sorte que tout à coup nous entendîmes de grands cris du côté du canal et qu'on y courut;

c'étaient nos trois baigneurs qui étaient tout simplement en train de se noyer. »



(Mes Mémoires XVI)





« Heureusement, Hippolyte était là, et Hippolyte nageait comme un poisson.

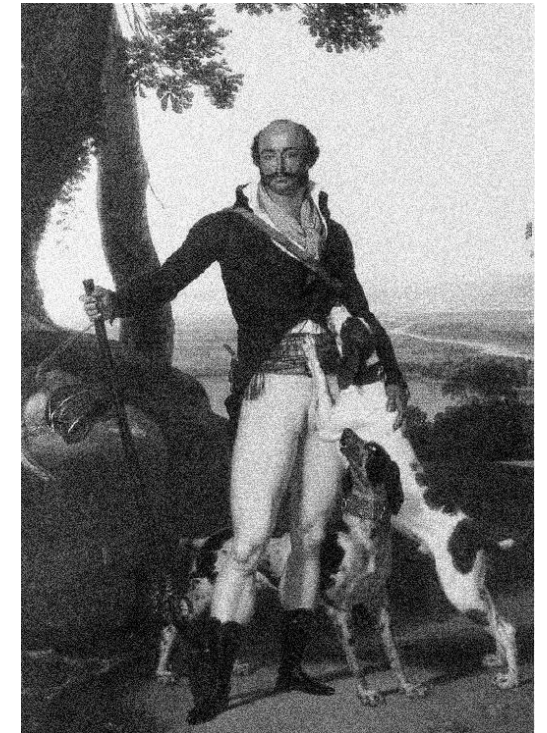


En un tour de main, il fut à l'eau, et, quand mon père arriva au bord du canal, il était déjà en bonne voie de sauver le premier. Mon père, admirable nageur des colonies, se jeta à l'eau à son tour, et sauva le second. Hippolyte sauva le troisième.

Toute cette pêcherie fut l'affaire de cinq minutes, et cependant l'un des trois baigneurs avait déjà perdu connaissance, de sorte que, le voyant couché, les yeux fermés et sans souffle, je le crus mort.

Ma mère, qui savait qu'il n'était qu'évanoui, et à qui mon père assurait qu'il ne courait aucun danger de la vie, profita de ce spectacle, qui m'impressionnait profondément, pour me faire un sermon plein d'éloquence sur le danger d'aller jouer sur les bords du canal. Jamais sermon n'eut un auditoire plus attentif, jamais prédicateur n'eut un converti plus fervent.

A partir de ce moment, on ne m'eût pas, pour tous les trésors de l'enfance, chevaux galopants, moutons bêlants, chiens aboyants, on ne m'eût pas fait cueillir une fleur sur les bords du canal. »



(Mes Mémoires XVI)





« Une chose m'avait frappé encore, c'étaient les formes merveilleuses de mon père, ces formes pour lesquelles on semblait avoir fondu dans un même moule les statues d'Hercule et d'Antinoÿs, comparées aux formes grêles et pauvres d'Hippolyte. »



Il en résulte que je vois mon père, quand je le vois, nu, ruisselant d'eau, et souriant d'un divin sourire, comme un homme qui vient d'accomplir un acte qui l'égale à Dieu, c'est-à-dire qui vient de sauver un autre homme.



Voilà pourquoi je demandais à Pierre s'il savait nager. C'est que, le voyant s'aventurer dans des flaques d'eau de deux pouces de profondeur, je songeais à ce jeune homme évanoui sur le gazon du canal, et que je ne voyais là, pour nous sauver, ni mon père ni Hippolyte. »



(Mes Mémoires XVI)





« Hippolyte, excellent nageur, coureur dératé, assez bon cavalier, était loin d'avoir, comme je crois l'avoir déjà dit, des facultés intellectuelles correspondantes à ses qualités physiques.

Deux exemples donneront une idée de son intelligence.

Un soir que ma mère craignait une gelée de nuit et qu'elle voulait en préserver quelques belles fleurs d'automne, placées sur un petit mur d'appui et dont la vue égayait les fenêtres de la salle à manger, elle appela Hippolyte. Hippolyte accourut et attendit l'ordre qu'on allait lui donner, ses gros yeux écarquillés et ses grosses lèvres ouvertes.



Mme Dumas : - **Hippolyte**, lui dit ma mère,



Mme Dumas : - **vous rentrerez ces pots-là ce soir, et vous les mettrez dans la cuisine.**



Hippolyte : - **Oui, madame**, répondit Hippolyte

Le soir, ma mère trouva effectivement les pots dans la cuisine, mais empilés les uns sur les autres, afin de prendre le moins de place possible sur les terres de Marie, la cuisinière. Une sueur froide passa sur le front de ma pauvre mère, car elle comprenait tout.



Les fleurs brisées, entassées les unes sur les autres et toutes brillantes de gelée, furent retrouvées le lendemain au pied du mur. Hippolyte avait obéi à la lettre. Il avait vidé les fleurs et rentré les pots. On appela Pierre, leur médecin. Pierre en sauva quelques-unes, mais la plus grande partie se trouva perdue. »

(Mes Mémoires XVI)





« Le second fait est plus grave.
Je l'avais offert à Alcide Tousez (a), pour qu'il le plaçât dans la Soeur de Jocrisse (b) ;
mais il n'osa l'utiliser.



J'avais un charmant petit friquet que Pierre avait attrapé.
Le pauvre petit, volant à peine, avait voulu s'aventurer comme Icare à suivre
son père, et était passé de son nid dans une cage, où il avait grossi et où son
aile avait pris tout le développement nécessaire.
C'était Hippolyte qui était chargé spécialement de donner du grain à mon friquet
et de nettoyer la cage. Un jour, je trouvai la cage ouverte et mon friquet disparu.
De là, cris, douleurs, trépignements, et enfin intervention maternelle.



(a) Étienne Augustin Tousez, dit Alcide Tousez, 1809-1850 un acteur de théâtre.
(b) La sœur de Jocrisse Vaudeville de Varner et Duret 1841 avec Alcide Tousez dans le rôle de Jocrisse.



Mme Dumas : - **Qui a laissé cette porte ouverte ?** demanda ma mère à Hippolyte.



Hippolyte : - **C'est moi, madame,** répondit celui-ci, joyeux comme s'il avait fait l'action la plus adroite du monde.



Mme Dumas : - **Et pourquoi cela ?**



Hippolyte : - **Dame ! pauvre petite bête, sa cage sentait le renfermé.**

Il n'y avait rien à répondre à cela. Ma mère n'ouvrait-elle pas elle-même les fenêtres et les portes des chambres qui sentaient le renfermé, et ne recommandait-elle pas aux domestiques d'en faire autant en pareille circonstance ?
On me donna un autre friquet, et l'on enjoignit à Hippolyte de nettoyer la cage assez souvent pour qu'elle ne sentît pas le renfermé. Je ne me rappelle pas s'il obéit bien ponctuellement.
D'ailleurs, un autre événement préoccupait la maison.»





« Mocquet avait le cauchemar.
Savez-vous ce que c'est que le cauchemar ?

oui, car vous avez vu ce monstre aux gros yeux, assis sur la poitrine d'un homme endormi et haletant. De qui est la lithographie ? Je ne m'en souviens pas ; mais je l'ai vue comme vous l'avez vue. Seulement, le cauchemar de Mocquet, ce n'était pas



*un singe aux gros yeux,
monstre fantastique éclos
dans l'imagination d'Hugo*



*et reproduit par le
pinceau de Delacroix,*



par le crayon de Boulanger



*ou par le ciseau
de Feuchères;*

non, c'était une petite vieille, habitant le village d'Haramont, distant d'un quart de lieue de notre château des Fossés, et que Mocquet tenait pour son ennemie personnelle. »



(Mes Mémoires XVII)





« *Mocquet entra un jour, dès le matin, dans la chambre de mon père, encore couché, et s'arrêta devant son lit :*



Le général : - ***Eh bien, Mocquet, demanda mon père***



Le général : - ***qu'y a-t-il ? et pourquoi cet air funèbre ?***



Mocquet : - ***Il y a, mon général, répondit gravement Mocquet,***



Mocquet : - ***que je suis cauchemardé.***

Mocquet, sans s'en douter, avait enrichi la langue d'un verbe actif.



Le général : - ***Tu es cauchemardé ? oh ! oh ! fit mon père en se soulevant sur le coude.***



Mocquet : - ***Oui, général.***

et Mocquet tira son brûle-gueule de sa bouche, ce qu'il ne faisait que rarement et dans les circonstances graves.

Ce brûle-gueule était devenu non pas un accessoire de Mocquet, mais une partie intégrante de Mocquet. »



(Mes Mémoires XVII)





« Jamais nul ne pouvait dire avoir vu Mocquet sans son brûle-gueule. Quand, par hasard, il ne le tenait pas à la bouche, il le tenait à la main. »

Ce brûle-gueule, destiné à accompagner Mocquet au milieu des fourrés les plus épais, devait présenter le moins de prise possible aux corps solides qui pouvaient amener son anéantissement.

Or, l'anéantissement d'un brûle-gueule bien culotté était pour Mocquet une perte que les années seules pouvaient réparer.

Aussi, la tige du brûle-gueule de Mocquet ne dépassait jamais cinq ou six lignes, et encore pouvait-on toujours, sur les cinq ou six lignes, parier pour moitié en tuyau de plume.

Cette habitude de ne pas quitter sa pipe, laquelle avait creusé son étau entre les incisives de Mocquet, avait amené chez lui une autre habitude, qui était celle de parler les dents serrées, ce qui donnait un caractère d'entêtement particulier à tout ce qu'il disait, car alors rien n'empêchait plus ses dents de se rejoindre. »



 Le général : - ***Et depuis quand es-tu cauchemardé, mon pauvre Mocquet ?*** demanda mon père

 Mocquet : - ***Depuis huit jours, général.***

 Le général : - ***Et par qui ?***

 Mocquet : - ***Oh ! je sais bien par qui, dit Mocquet, les dents plus serrées que jamais.***

 Le général : - ***Mais, enfin, peut-on le savoir ?***

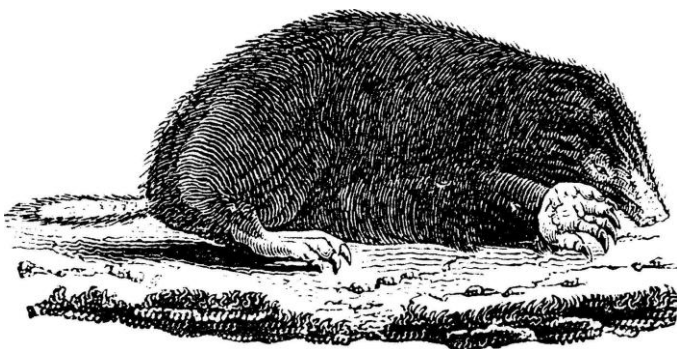
 Mocquet : - ***Par cette vieille sorcière de mère Durand, général.***

 Le général : - ***Par la mère Durand d'Haramont ?***

 Mocquet : - ***Oui, par elle.***

 Le général : - ***Diable ! Mocquet, il faut faire attention à cela !***

 Mocquet : - ***Je fais attention aussi, et elle me le payera, la vieille taupe.***



La vieille taupe était une expression de haine que Mocquet avait empruntée à Pierre, lequel, n'ayant pas de plus grand ennemi que les taupes, donnait le nom de taupe à tout ce qu'il détestait. »



« Il faut faire attention à cela, Mocquet », avait dit mon père.

Ce n'est pas que mon père crût au cauchemar de Mocquet, ce n'est pas même qu'en admettant l'existence de ce cauchemar, il crût que c'était la mère Durand qui cauchemardait son garde.

Non ; mais mon père connaissait les préjugés de nos paysans ; il savait que la croyance aux sorts est encore fort répandue dans les campagnes. Il avait entendu raconter quelques exemples terribles de vengeance de la part d'ensorcelés, qui avaient cru rompre le charme en tuant celui ou celle qui les avait charmés,

et Mocquet, lorsqu'il était venu dénoncer la mère Durand à mon père, avait mis dans sa dénonciation un tel accent de menace, il avait serré la crosse de son fusil de telle façon, que mon père avait cru devoir abonder dans le sens de Mocquet, afin de prendre sur lui cette influence, qu'il ne fit rien sans le consulter. »



Le général : - **Mais, avant qu'elle te paye, mon cher Mocquet, lui dit mon père,**



Le général : - **il faut bien t'assurer qu'on ne peut pas te guérir de ton cauchemar.**



(Mes Mémoires XVII)





Mocquet : - ***On ne peut pas, général.***



Le général : - ***Comment, on ne peut pas ?***



Mocquet : - ***Non, j'ai fait l'impossible.***



Le général : - ***Qu'as-tu fait ?***



Mocquet : - ***D'abord, j'ai bu un grand bol de vin chaud avant de me coucher.***



Le général : - ***Qui t'a conseillé ce remède-là ? Est-ce M. Lécosse ?***

M. Lécosse était le médecin en renom de Villers-Cotterêts. (*)



Mocquet : - ***M. Lécosse ! fit Mocquet,***



Mocquet : - ***est-ce qu'il connaît quelque chose aux sorts, lui ?***



Mocquet : - ***Non pardieu pas ! Ce n'est pas M. Lécosse.***



Le général : - ***Qui est-ce donc ?***



Mocquet : - ***C'est le berger de Longpré.***



Le général : - ***Mais un bol de vin chaud, animal, tu as dû être ivre mort après l'avoir bu ?***



Mocquet : - ***Le berger en a bu la moitié.***



(*) La grande peur de 1832
Le choléra, à Villers-Cotterêts
par M. Marcel LEROY

Le 4 AVRIL, le Maire décide la création d'une Commission sanitaire vu les circonstances impérieuses où se trouve le pays, à cause du danger qu'il court d'être envahi par le Choléra. .. Quatre membres du Conseil municipal seconderont MM. Lecosse, docteur en chirurgie, Raynal et Lacabanne, officiers de santé, Moret, pharmacien et Leloire, artiste vétérinaire.



 Le général : - ***Je comprends l'ordonnance, alors. Et le bol de vin chaud n'a rien fait ?***

 Mocquet : - ***Mon général, elle est venue piétiner sur ma poitrine cette nuit-là, comme si je n'avais absolument rien pris.***

 Le général : - ***Et qu'as-tu fait encore ?..»***

 Mocquet : - ***J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête fausse.***

Mocquet avait une phraséologie qui lui était particulière. Jamais on n'avait pu lui faire dire une bête fauve.

Toutes les fois que mon père disait une bête fauve, Mocquet reprenait :

 Mocquet : - ***Oui, général, une bête fausse, parce que, général, sauf votre respect, vous vous trompez.***

 Le général : - ***Comment, je me trompe ?***

 Mocquet : - ***Oui, on ne dit pas une bête fauve, on dit une bête fausse.***

 Le général : - ***Et pourquoi cela ?***

 Mocquet : - ***Parce que bête fauve, cela ne veut rien dire.***

 Le général : - ***Et que veut dire bête fausse ?***

 Mocquet : - ***Cela veut dire une bête qui ne va que la nuit, ça veut dire une bête qui trompe, ça veut dire une bête fausse enfin.***



(Mes Mémoires XVII)





La définition était si logique, qu'il n'y avait rien à répondre. Aussi mon père ne répondit-il rien, et Mocquet, triomphant, continua d'appeler les bêtes fauves des bêtes fausses.

Voilà pourquoi à la question de mon père : « Et qu'as-tu fait encore ? » Mocquet répondit : « J'ai fait ce que je fais quand je veux prendre une bête fausse. »



Le général : - ***Et que fais-tu ? Mocquet.***



Mocquet : - ***Je prépare un pierge.***

C'était la façon de Mocquet de prononcer le mot piège.

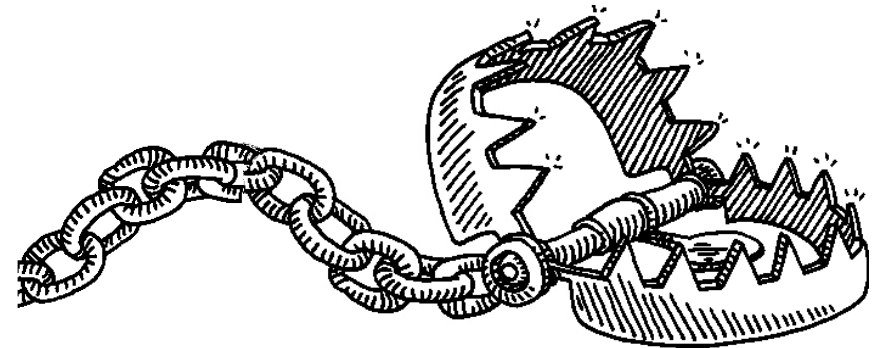


Le général : - ***Tu as préparé un piège pour prendre la mère Durand ?***

Mocquet n'aimait pas qu'on prononçât les mots autrement que lui. Il reprit :



Mocquet : - ***J'ai préparé un pierge pour la mère Durand.***



(Mes Mémoires XVII)





Le général : - ***Et où l'as-tu mis ? A ta porte ?***



Mocquet : - ***Ah bien, oui, à ma porte ! est-ce qu'elle passe à ma porte, la vieille sorcière ? Elle entre dans ma chambre à coucher, je ne sais pas seulement par où !***



Le général : - ***Par la cheminée, peut-être ?***



Mocquet : - ***Il n'y en a pas. Et, d'ailleurs, je ne la vois que lorsque je la sens quand elle me piétine sur la poitrine : vlan ! vlan ! vlan !***



Le général : - ***Enfin, où as-tu mis le piège ?***



Mocquet : - ***Le pierge ? Je l'ai mis sur mon estomac, donc.***



Le général : - ***Et quel piège as-tu mis ?***



Mocquet : - ***Oh ! un fameux pierge, avec une chaîne de fer que j'ai passée à mon poignet. Il pesait bien dix livres. Oh ! oui, dix à douze livres au moins.***





Le général : - ***Et cette nuit-là ?***



Mocquet : - ***Oh ! cette nuit-là, ç'a été bien pis. Ordinairement, c'était avec des galoches qu'elle me pétrissait la poitrine ; cette nuit-là, elle est venue avec des sabots.***



Le général : - ***Et elle vient comme cela ?...***



Mocquet : - ***Toutes les nuits que le bon Dieu fait. Aussi j'en maigris que je deviens étique ; mais, ce matin, j'ai pris mon parti.***



Le général : - ***Et quel parti as-tu pris, Mocquet ?***



Mocquet : - ***J'ai pris le parti de lui flanquer un coup de fusil, donc.***



Le général : - ***C'est un parti sage. Et quand dois-tu le mettre à exécution ?***



Mocquet : - ***Oh ! ce soir ou demain, général.***



-  Le général : - ***Diab!e ! et moi qui voulais t'envoyer à Villers-Hellon.***
-  Mocquet : - ***Oh ! ça ne fait rien, général. Etait-ce pressé, ce que j'allais faire ?***
-  Le général : - ***Très pressé.***
-  Mocquet : - ***Eh bien, je peux aller à Villers-Hellon, il n'y a que quatre lieues, et être revenu ce soir. On fait huit lieues dans la journée. Nous en avons avalé bien d'autres en chassant, général.***
-  Le général : - ***C'est dit, Mocquet. Je vais te donner une lettre pour M. Collard, et tu partiras.***
-  Mocquet : - ***Et je partirai, oui, général.***

« Mon père se leva et écrivit à M. Collard.

Nous dirons plus tard ce que c'était que M. Collard ;

en attendant, contentons-nous de consigner ici que c'était un des bons amis de mon père. »



(Mes Mémoires XVII)





« La lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher Collard,

Je vous envoie mon imbécile de garde, que vous connaissez. Il s'imagine qu'une vieille femme le cauchemarde toutes les nuits, et, pour en finir avec son vampire, il veut tout simplement le tuer. Comme la justice pourrait trouver mauvaise cette manière de se traiter soi-même des étouffements, je vous l'envoie sous un prétexte quelconque.

(a) Jean Chrisostome Danré
(1772-1857)

Cultivateur à Vouty, maire de
Faverolles

Envoyez-le chez Danré de Vouty (a) , qui, sous un autre prétexte, l'enverra chez Dulauloy (b) , lequel, avec ou sans prétexte, l'enverra au diable, s'il veut.

En somme, il faut que sa tournée dure une quinzaine de jours.

(b) Charles François Dulauloy comte
de Randon, né le 9 décembre 1761 à
Laon, mort le 30 juin 1832 à
Villeneuve-Saint-Germain (Aisne), est
un général français de la Révolution
et de l'Empire.

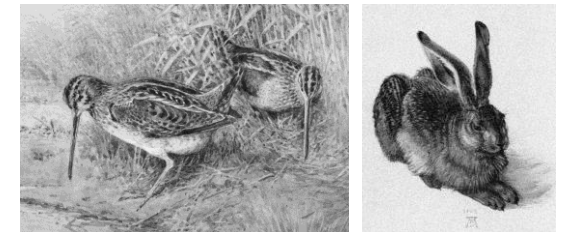
Dans quinze jours, nous habiterons Antilly, et alors, comme il ne sera plus dans le voisinage d'Haramont, et que probablement son cauchemar le quittera en route, la mère Durand pourra dormir tranquille, ce que je ne lui conseillerais pas de faire, si Mocquet demeurait dans les environs.

Il vous porte une douzaine de bécassines et un lièvre que nous avons tués hier en chassant dans les marais de Value.

Mille tendres souvenirs à votre belle hermine, et mille baisers à votre chère petite Caroline.

Votre ami,

Alex. Dumas. »



« P.-S. – Nous avons reçu hier des nouvelles de votre filleule Aimée, qui se porte bien ; quant à Berlick, il grandit d'un pouce par mois, et court toujours sur la pointe des pieds. Les sabots n'y ont rien fait. »





« Mocquet partit une heure après la lettre écrite, et, trois semaines écoulées, vint nous rejoindre à Antilly.



Le général : - **Eh bien,**

lui demanda mon père, le voyant gaillard et bien portant, et la mère Durand ?



Mocquet : - **Eh bien, général, elle m'a quitté, la vieille taupe. Il paraît qu'elle n'avait de pouvoir que dans le canton.**

Maintenant, le lecteur a le droit de me demander une explication sur le post- scriptum de mon père, et d'exiger que je lui dise ce que c'était que ce Berlick qui grandissait d'un pouce par mois, et qui courait sur la pointe des pieds sans que les sabots n'y fissent rien.»

(Mes Mémoires XVII)



- ooOoo-

« **Berlick, c'était moi. »**

(Mes Mémoires XVIII)





« Voici à quelle circonstance je devais ce charmant sobriquet :

Pendant la grossesse de ma mère, avait eu lieu, comme d'habitude, le jour de la Pentecôte, la fête de Villers-Cotterêts ; fête charmante, sur laquelle je reviendrai, qui se passe sous les feuillées nouvelles, au milieu des fleurs qui s'ouvrent, des papillons qui voltigent, des fauvettes qui chantent ; fête qui autrefois avait sa réputation ; fête à laquelle on venait de vingt lieues à la ronde, et qui, comme toutes les fêtes, à commencer par la Fête-Dieu, n'existe plus guère que sur le calendrier.

Donc, à cette fête où venait tant de monde, était venu un homme portant sur son dos une baraque comme l'escargot porte sa coquille.



Cette baraque contenait le spectacle essentiellement national de Polichinelle, spectacle auquel Goethe a emprunté son drame de Faust.

En effet, qu'est-ce que Polichinelle ? Un libertin usé, blasé, rusé, qui enlève les femmes, qui bafoue les frères et les maris, qui rosse le commissaire, et qui finit par être emporté par le diable.

Qu'est-ce que Faust, sinon un libertin usé, blasé, peu rusé, c'est vrai, qui enlève Marguerite, qui tue son frère, qui rosse les bourgmestres, et qui finit par être emporté par Méphistophélès ?

Je ne me hasarderai pas à dire que Polichinelle est plus poétique que Faust, mais j'oserai soutenir qu'il est aussi philosophe et plus amusant.



Notre homme à la baraque avait établi son spectacle sur la pelouse, et donnait, par jour, trente ou quarante représentations de cette sublime farce qui nous a tous fait rire, enfants, et fait réfléchir, hommes.

Ma mère, enceinte de sept mois, alla voir Polichinelle. »

(Mes Mémoires XVIII)





«Notre homme à la baraque était un homme d'imagination.

Au lieu d'appeler son diable tout simplement le diable, il lui avait donné un nom.
Il l'appelait Berlick.

L'apparition de Berlick frappa singulièrement ma mère.

Berlick était noir comme un diable. Berlick avait une langue et une queue écarlates. Berlick ne parlait que par une espèce de grognement, qui ressemblait au bruit que fait un siphon d'eau de Seltz au moment où la bouteille achève de se vider ; bruit inconnu à cette époque où ces siphons n'étaient pas inventés, mais, par cela même, d'autant plus effrayant.

Ma mère resta préoccupée de cette figure fantastique, au point qu'au sortir de la baraque, elle s'appuya sur sa voisine en disant :



Mme Dumas : - **Ah! ma chère, je suis perdue ; j'accoucherai d'un Berlick !**

Sa voisine, qui était enceinte comme elle, et qui s'appelait madame Duez, lui répondit :



Mme Duez : - **Alors, ma chère, si tu accouches d'un Berlick, moi qui étais avec toi, j'accoucherai d'un Berlock.**

Les deux amies rentrèrent à la maison en riant ; mais, chez ma mère, le rire n'était pas franc, et elle demeura convaincue qu'elle mettrait au monde un enfant qui aurait un visage noir, une queue rouge et une langue de feu. »

(Mes Mémoires XVIII)





« Le jour de l'accouchement arriva.

Plus ce jour approchait, plus la croyance de ma mère prenait d'intensité. Elle prétendait que je faisais dans son ventre des bonds comme un diable seul pouvait en faire, et que, quand je lui donnais des coups de pied, elle sentait les griffes dont mes pieds étaient armés. Enfin arriva le 24 juillet. La demie sonna après quatre heures du matin, et je naquis. Mais, en venant au monde, il paraît qu'à force de me tourner et retourner, je m'étais pris le cou dans le cordon ombilical, de sorte que j'apparus violet et à moitié étranglé.

La femme qui assistait ma mère poussa un cri.



Mme Dumas :
- **Oh ! mon Dieu !** murmura ma mère
- **noir, n'est-ce pas ?**

La femme n'osa répondre : du violet, au noir, il y avait si peu de différence, que ce n'était pas la peine de la démentir.

En ce moment, je voulus crier, comme fait en entrant dans la vie cette créature, destinée à la douleur, que l'on appelle l'homme.

Le cordon me serrait le cou, je ne pus faire entendre qu'une espèce de grognement, analogue à un bruit qui n'était que trop présent à l'oreille de ma mère. »



(Mes Mémoires XVIII)





Mme Dumas :

- Berlick ! s'écria-t-elle désespérée,

- Berlick !...

*Heureusement, l'accoucheur se hâta de la rassurer ;
il me dégagea le cou, et ma face reprit sa couleur, et mon cri fut un vagissement enfantin et
non un grognement diabolique.*

*Mais je n'en étais pas moins baptisé du nom de Berlick,
et le nom m'en resta.*



(Mes Mémoires XVIII)





« Quant au second paragraphe du post-scriptum :

Il court toujours sur la pointe de ses pieds, et les sabots n'y ont rien fait ; ce second paragraphe avait trait à une particularité de mon organisation qui fit que, jusqu'à l'âge de quatre ans, je marchai ou plutôt je courus, dis-je, sur l'extrême pointe des pieds.

Elssler (a), près de moi, eût paru danser sur les talons.

Il résultait de cette manière toute particulière de me mouvoir, que, quoique je ne tombasse pas plus souvent qu'un autre enfant, ma mère avait plus qu'une autre mère, la crainte de me voir tomber, et demandait conseil à tout le monde afin de me faire marcher d'une façon plus chrétienne.



(a) Fanny Elssler
(née Franziska Elssler)
est une danseuse autrichienne née à
Gumpendorf (un village actuellement
rattaché à la ville de Vienne en Autriche)
le 23 juin 1810 et morte à Vienne le 27
novembre 1884



Je crois que c'était M. Collard qui avait donné à ma mère le conseil de me mettre des sabots. Un jour, je renonçai à marcher sur la pointe du pied, et je marchai comme tout le monde. Il va sans dire que je ne donnai jamais aucune raison ni du caprice ni de la cause qui m'avait fait y renoncer.

Seulement, ce fut une grande joie pour la maison, et l'on fit part de cet heureux événement aux amis et aux connaissances.

M. Collard fut un des premiers informés. »

(Mes Mémoires XVIII)





« Cependant la santé de mon père allait empirant. On lui parla d'un médecin de Senlis, qui avait une certaine réputation dans les environs, et que l'on nommait M. Duval. Nous allâmes à Senlis.

Ce voyage n'a laissé aucun souvenir dans mon esprit, et je n'en trouve d'autre trace qu'une lettre de ma mère qui recommande, pendant l'absence qu'elle va faire, un procès à son avoué. M. Duval donna, à ce qu'il paraît, à mon père le conseil d'aller à Paris pour consulter Corvisart (a).

Mon père comptait faire ce voyage depuis longtemps.

Il voulait voir Brune.

Il voulait voir Murat.

Il espérait obtenir par eux l'indemnité qui lui était due comme prisonnier à Brindisi, et, de plus, se faire ordonnancer le paiement de sa solde arriérée de l'an VII et de l'an VIII (*).



(a) Jean-Nicolas Corvisart-Desmarets, né à Dricourt (Ardennes, Champagne) le 15 février 1755 et mort à Paris (Seine) le 18 septembre 1821, est un médecin clinicien français. Il est surtout connu pour avoir été le médecin personnel de l'empereur des français Napoléon Ier.



Guillaume Brune est un maréchal d'Empire., né le 13 mars 1763 à Brive-la-Gaillarde et mort assassiné le 2 août 1815 à Avignon.



Joachim, né le 25 mars 1767 à Labastide-Fortunière (renommée Labastide-Murat, dans le Quercy, dans l'actuel département du Lot) et mort fusillé le 13 octobre 1815 au château de Pizzo (royaume de Naples), est un militaire français, haut dignitaire du Premier Empire. Fait maréchal d'Empire et prince français par Napoléon Ier, il est également grand amiral de l'Empire, grand-duc de Clèves et de Berg, puis roi de Naples à partir de 1808 sous le nom de Joachim-Napoléon Ier.

(*) An VII 22 septembre 1798 - 22 septembre 1799
An VIII 23 septembre 1799 - 22 septembre 1800.



Nous partîmes pour Paris. »

(Mes Mémoires XVIII)





Après avoir nourri l'esprit ...



Passons aux libations ...



Merci à tous

